



N° SAU/034 - 15 juin 1960

LE CHRIST VU PAR DES ECRIVAINS MUSULMANS CONTEMPORAINS

Le Christ est vivant et il règne avec son corps glorieux. Sa grâce chemine lentement ou surgit soudain dans les consciences. Des non-chrétiens sont fascinés par son visage, son témoignage d'amour universel et sa prise en charge des souffrances des hommes.

Parmi ceux qui aiment se dire athées, certains continuent à parler de Dieu et à être "traqués" par lui. Parmi ceux qui n'ont pas la foi chrétienne et qui sont en contact avec des chrétiens, nous en rencontrons qui aiment le Christ et le prennent même comme exemple. Dans son radio-message de la Pentecôte 1959, Mgr. Duval, archevêque d'Alger, citait ce témoignage en s'adressant aux jeunes :

"Une jeune fille, morte l'année dernière, après s'être donnée tout entière à la promotion de ses sœurs ouvrières, disait dans sa cruelle maladie : "Je suis comme Jésus Christ, je souffre pour les autres", Je dois à la vérité de dire que cette jeune fille n'était pas chrétienne. N'est-ce pas la preuve du rayonnement universel de ce feu de l'amour que le Christ est venu apporter au monde pour le sauver" ?
(1)

Des musulmans et des musulmanes ont rencontré de vrais chrétiens ouverts et cherchant à savoir et à comprendre, les musulmans ont lu, réfléchi, écouté parler et vu vivre des chrétiens, sont entrés dans des églises, ont prié... ont même agi comme s'ils étaient chrétiens, c'est-à-dire mus par le Christ !

Voulant crier la misère de ses compatriotes travailleurs maghrébins en France, le romancier, Driss Chraïbi, s'exprimait ainsi :

"Porter quelque chose en soit, profondément, immensément, depuis longtemps comme un ulcère, et agir en fonction de cet ulcère, même pas homme, même pas bête, de prison en prison, honni, battu, méprisé, mais avec la conviction que tant que l'on porte ce quelque chose rien ne peut vous arriver, ni vous avilir à vos propres yeux, exactement comme le Christ a porté sa croix, la conviction que les mots ne signifient rien, ne changent rien à rien, ni les systèmes, ni les baraques, ni les dons en espèces ou en nature ; la conviction que moi, élément de cette mosaïque bigarrée que les agences de presse nomment les Nord-Africains, je devais, non pas me racheter individuellement vis-à-vis de la société dans laquelle je vis pour que j'aie le droit à sa sympathie, mais rechercher les Nord-Africains. Pour eux souffrir dans ma dignité d'homme et dans ma chair d'homme. Voilà ce que j'ai fait pendant cinq ans. Puis traduire cela en une espèce de témoignage, non pas de mes sens mais de mes souffrances". (2)

Ne nous hâtons pas de conclure que le romancier a forcément réussi dans sa tentative ; ne nous hâtons pas de conclure que ces musulmans ont découvert le vrai Mystère du Christ, mais gardons-nous de considérer comme négligeable cette référence au Christ dans la manière de parler. Quant à ceux qui vivent véritablement dans leur chair les souffrances du Christ, ne participent-ils pas mystérieusement à la passion du Sauveur ? Si bien que leur protestation d'amour des autres ne saurait être un vain mot. Et leur volonté d'identification au Christ dans la souffrance amène à penser que la mouvance sous laquelle certaines de ces âmes se trouvent, sans avoir été baptisées, est bien celle de l'Esprit même de Jésus.

Sur le plan de la pensée elle-même, en même temps que sur le plan littéraire, des œuvres récentes manifestent une recherche sympathique d'ouverture et peut-être de dialogue, tout au moins un effort loyal de compréhension de la personne du Christ et de son message. Leurs auteurs essaient de sortir des sentiers traditionnels (3), se basent sur le texte évangélique lui-même et tentent, à leur manière, de "comprendre" le Christ. Ils ont lu des vies de Jésus, écrites par des protestants surtout, et sont peut-être influencés aussi par le courant littéraire tendant à décrire des types de personnalités et de caractères à la psychologie originale.

Nous ne pouvons que nous réjouir de cette approche, qui ne nous dépeint sans doute qu'imparfaitement encore le visage du Christ, mais qui n'en manifeste pas moins son rayonnement. Nous nous en réjouissons d'autant plus que ces ouvrages ont eu un retentissement certain en Égypte et ont même été réédités.

Nous les présentons donc ici, mais nous ne pourrons le faire que rapidement, en schématisant malheureusement beaucoup trop (4).

* * *

En 1952, paraissait "LE GENIE DU MESSIE" de Abbas Mahmud AL AQQAD (5) L'auteur est un des grands écrivains du Proche Orient : ses œuvres sont nombreuses depuis les romans et les poèmes jusqu'à la critique, à l'essai philosophique et à la réflexion religieuse (6). Son livre sur le Christ a été réédité en 1938, avec pour titre "La vie du Messie d'après l'histoire et les découvertes récentes" (7). Cette seconde édition, qui comporte un chapitre nouveau sur les fouilles de Qumran, a été accueillie avec la même faveur que la première.

Les qualités littéraires de l'ouvrage sont certaines. Cependant, il nous intéresse surtout ici par la bienveillance mise à étudier le Christ. Pour l'auteur, le Messie reste un homme et rien qu'un homme ; et en cela Al Aqqad demeure dans la ligne coranique et musulmane. Mais réfutant les élucubrations de ceux qui ne voient dans le Christ qu'un personnage mythique et de ceux qui négligent les sources même de son histoire, l'auteur ne craint pas d'affirmer que les évangiles sont les seuls documents valables de cette histoire. Malgré tout, s'il élimine de la vie de Jésus le merveilleux factice, il renonce aussi à faire état des miracles pensant que le tableau qu'il brosse du Messie est suffisant pour en faire apparaître la noble figure. De plus, il s'en faut de beaucoup qu'Al Aqqad ait pour autant toujours puisé chez les auteurs orthodoxes : les protestants, les rationalistes font partie de ses références.

Le récit n'est pas de l'histoire strictement ordonnée : des faits sont retenus, d'autres, pourtant importants, sont négligés. Il donne seulement une vue d'ensemble tant de la vie de Jésus que de l'ambiance politique, culturelle et religieuse de l'époque. Toutefois, fait remarquer le R. P. Jomier (8), "malgré le ton calme et respectueux, on se sentira mal à l'aise devant la méthode suivie et les raisons du choix des textes évangéliques. Ceux qui s'accordent avec le dessein de l'auteur sont pris ; ceux qui vont nettement contre sa position sont passés sous silence". Enfin, l'auteur opte curieusement lorsqu'il en arrive à la Semaine Sainte : "là finit le rôle de l'histoire, dit-il, et commence celui de la foi. L'histoire n'a, en effet, rien à dire au sujet des événements qui ont amené les prêtres à user de violences envers le Christ et à lui infliger un châtement exemplaire". (p. 210) (9).

Al Aqqad voit le Christ comme il voit les autres prophètes de l'Histoire. Il en trace un très beau portrait aussi bien physique que moral : distinction naturelle, verbe éloquent, esprit prompt, goût du beau, doux et humble de cœur etc...

"Il est bien évident, lisons-nous, qu'il faut reconnaître que le Messie est de la même étoffe que ses compagnons, les grands prophètes, dont le combat spirituel ne connaissait pas de trêve. Cette lutte continuelle contre eux-mêmes les condamne à l'angoisse et les amène à s'interroger, au plus profond de leur cœur, sur leur fidélité ou

leur infidélité à la voie que Dieu a choisie pour eux. C'est sans doute ce combat qu'exprime le récit évangélique de la tentation. Le Christ triomphe de cette épreuve, comme les autres prophètes, dans l'angoisse, la lutte et l'acceptation douloureuse". (p. 110)

L'auteur insiste sur le message apporté par le Messie. Alors que le légalisme et le juridisme hypocrites tendaient à triompher dans la vie culturelle et religieuse de l'époque, le Christ vient apporter le salut en prêchant la loi d'amour. Par là, il transforme, non les préceptes, mais "les motifs de notre action". "Le royaume de Dieu est dans la conscience" et non dans la possession du monde matériel ou dans l'accomplissement formaliste de la loi. "Ce n'est pas l'homme qui a été fait pour le sabbat, mais le sabbat qui a été fait pour l'homme" (p. 151). Mais cet "appel à la liberté de la conscience", qui est, selon notre auteur, l'aspect le plus important du message du Christ, a été oublié. C'est à retrouver cet idéal que les hommes doivent travailler.

En 1954, le docteur Kamel HUSSEIN faisait paraître "CITÉ INIQUE" (10). L'auteur est un médecin renommé du Caire, ancien recteur de l'Université Ibrahim, membre de l'Académie arabe et de l'Institut d'Égypte. Sa culture et sa science le placent parmi les personnalités les plus remarquables de l'élite arabe contemporaine. Son ouvrage a obtenu le prix du meilleur roman ("prix d'État") paru dans l'année en Égypte, c'est-à-dire qu'il a été lu par le public cultivé. "Pour la première fois dans l'histoire des lettres arabes, écrit le R. P. Anawati, un auteur musulman abordait un thème d'une importance exceptionnelle, le procès de Jésus et le traitait avec infiniment de respect, de l'originalité, un sens profond des problèmes qu'il soulève, et dans un style élégant qui en fait une œuvre littéraire de premier plan".

L'ouvrage se classe difficilement parmi les genres littéraires. Ce n'est pas de l'histoire proprement dite ni un roman au sens habituel du mot : il tiendrait plutôt du roman, mais il présente principalement l'interprétation philosophique et morale portée par l'auteur sur les événements sacrés du Vendredi Saint. Tout se passe, en effet, durant ce jour et tout est centré sur "la condamnation de Jésus". Une sorte de triptyque nous met en présence des témoins du drame : les apôtres, les juifs et les romains; à travers leurs réflexions l'auteur exprime sa philosophie, respectant les sentiments aussi bien des musulmans que des chrétiens et ne mettant en scène le Christ qu'à de rares intervalles.

La philosophie personnelle de Kamel Hussein est "essentiellement morale, entendant régler le comportement de l'homme, non résoudre des problèmes proprement métaphysiques" (11). Outre la force vitale et l'intelligence, l'homme possède en lui la conscience, "étincelle de la lumière divine" (p. 2). C'est elle qui indique le bien ou le mal. "Le plus grand crime de l'histoire", dit l'auteur, a été commis ainsi par les juifs et les romains, malgré leur vie religieuse et leur science politique, parce que, précisément, ils n'ont pas obéi à la voix de leur conscience. Dieu parle par elle ; cependant, précise le Père Anawati, cette conscience est chez Kamel Hussein une sorte d' "impératif catégorique".

Que se passa-t-il donc au jour du Vendredi Saint ?

"Ce jour-là, les fils d'Israël furent unanimes à réclamer aux Romains la crucifixion de Jésus pour mettre fin à sa mission. Cette mission consistait essentiellement à demander aux hommes de prendre la conscience comme juge de leurs pensées et de leur action. Aussi en décidant de le mettre à mort, les hommes voulaient, en même temps, tuer la conscience humaine et éteindre sa lumière. Ils s'imaginaient que leur raison et leur religion pouvaient intimer des ordres supérieurs à leur conscience. Ils ne comprenaient pas que lorsque les hommes perdent celle-ci, rien ne peut la remplacer. En effet, la conscience est une étincelle de la lumière divine et les hommes n'ont pas d'autre lumière qu'elle. S'ils ne la prennent pas pour guide, toute vertu devient défaut, tout bien se transforme en mal, la raison en sottise" (p. 2).

L'auteur met en valeur certains grands traits de la vie du Christ : humilité, pureté de cœur, amour du prochain, esprit de pauvreté, détachement des biens de ce monde et surtout obéissance à la conscience. Les aspects doctrinaux comme tels ne sont pas traités, mais la perspective dominante (le problème de la conscience) "donne au Christianisme un aspect quelque peu moralisant". "Le danger pour un auteur non-chrétien qui, du dehors, aborde le Christianisme, est de le réduire à un enseignement tiré de l'Évangile, transmis par Jésus. Il est cela certes, et en choisissant le sermon sur la montagne comme la plus haute expression de la morale chrétienne, le Dr Kamel Hussein ne pouvait faire meilleur choix" (12). Mais il est clair que le Christianisme est avant tout la Foi et la Fidélité en la personne du Verbe incarnée en Jésus.

Enfin, l'auteur ne parle de la crucifixion que pour dire que Dieu a élevé Jésus à Lui. On sait que toute la tradition musulmane nie, en effet, cette crucifixion, ce que ne fait pas Kamel Hussein, du moins pas explicitement. Inutile de dire que, pour nous chrétiens, la mort sur la croix et la résurrection du Sauveur sont les événements historiques fondamentaux de tout le Christianisme et la clef, d'ailleurs de toute l'Histoire.

* * *

En 1958, un troisième ouvrage paraissait, celui de Khaled Mohammed KHALED, intitulé "ENSEMBLE SUR LE MEME CHEMIN, MAHOMET ET LE MESSIE" (13) et dédié à "Djamila l'héroïne algérienne". L'auteur, cheikh à Al-Azhar, avait déjà publié en 1950 un livre anticonformiste au possible qui avait attiré sur lui les foudres de l'aréopage des oulémas ; du reste un tribunal civil l'innocenta et leva la censure portée par ceux-ci (14).

"Les prophètes sont frères ; ils n'ont pas la même mère, mais leur religion est une". Ce hadith, attribué à Mahomet, est placé en exergue à tout le livre. Ainsi l'auteur, abordant le problème de très haut, parle des prophètes de l'Ancien Testament, du Bouddha, de Socrate... du Christ qui résume dans l'amour toute les philosophies.

Le Christ et Mahomet font route ensemble sur le sentier qui mène à Dieu. "Dieu est ce cœur immense qui nous embrasse tous dans sa tendresse et sa sollicitude paternelle". Cette idée de la paternité divine est liée, chez Khaled, à celle de la création (15). Aimer Dieu c'est aimer sa miséricorde qui se manifeste partout, c'est aimer la vie (16). La mission du Christ et de Mahomet était justement "de relever l'homme et de faire resplendir la vie" (p. 63). Et par-dessus tout, Jésus défendit ce qu'il y a de plus vital au cœur même de l'homme, la liberté de conscience. Khaled conclut son ouvrage ainsi :

" Ce dont il faudra nous souvenir chaque fois que nous penserons au Messie et à Mahomet, c'est de donner un sens réel à notre vie humaine, de consacrer à l'homme et à la vie le meilleur de notre engagement, et de nous appuyer pour cela sur la Vérité, l'Amour et la Vigilance" (p. 192).

Écrivain "engagé", l'auteur est préoccupé par le message social de l'islam. "Socialiste progressiste", il aime ce vocabulaire bien connu d'"autocritique", "sueur des travailleurs", "biens du peuple" (17), etc... Déjà, dans son livre de polémique paru précédemment, il n'hésitait pas à écrire que la religion était une nécessité sociale, mais que les peuples différaient par la manière dont ils l'utilisaient : instrument de fraternité, de force et d'égalité ou bien instrument de tyrannie et d'égoïsme. L'auteur s'intéresse d'abord à l'homme.

"Cet ouvrage, fait remarquer le R. P. Jomier (18), est bien un ouvrage de notre époque avec ses envolées et son perpétuel jeu sur les divers sens des valeurs. C'est le type même de la littérature que l'on appelle progressiste et devant laquelle le lecteur se demande jusqu'à quel point les valeurs religieuses s'effaceront devant les valeurs socialisantes.

* * *

Enfin en janvier 1959, Abdulhamid GOUDAH al-Sahhar publiait "LE MESSIE JESUS FILS DE MARIE" (19) qui est une vie de Jésus. Ce fût aussi un gros succès de librairie et le livre a été réédité.

Comme les autres écrivains, l'auteur utilise abondamment les textes évangéliques mais à sa façon. Les manipulations qu'il leur fait subir, note le R. P. Jomier, sont en effet un des traits caractéristiques de l'ouvrage. Il fait des coupures et avance des interprétations selon ses vues musulmanes : Jésus n'a pas prétendu à la divinité, Mahomet a été annoncé dans la promesse de la venue du Paraclet - objection classique (20), Jésus a fait des miracles "avec la permission de Dieu", etc...

Jésus est allé, selon Goudah, d'échec en échec dans ses prédications aux foules. Son ultime consolation a été que Dieu fit mourir, sur la croix, Judas arrêté à sa place. Le Christ a échoué parce qu'il n'a pas employé la force matérielle, nécessaire pour promulguer une religion : il a préféré "des rameaux d'olivier et des paroles douces" ! Cet éloge de la force et quantité d'interprétations basées sur le Coran, "suprême critère de vérité", montrent que notre auteur se situe encore sur bien des points dans une ligne musulmane traditionnelle.

* * *

Un esprit nouveau semble présider à la rédaction de ces ouvrages. Malgré les interprétations erronées, les différences des points de vue, les lacunes évidentes, etc... nous sommes en présence d'une démarche sincère et ouverte chez leurs auteurs, tout en tenant compte aussi de quelques façons de voir qui demeurent encore très traditionnelles (21).

Un élément capital, digne d'être remarqué, c'est que ces oeuvres prennent appui sur le texte même des Évangiles, le citant abondamment, et pourtant ne retenant pas les récits, aussi historiques que les autres, de la mort du Christ. Souci de ne pas aller ici contre la croyance traditionnelle musulmane ? Souci de conserver la sympathie des chrétiens en ne niant pas explicitement, sauf chez Goudah, cette mort sur la croix ? Toujours est-il que du seul point de vue purement historique, il y a là une faiblesse majeure. Signalons également des références et des arguments puisés dans l'évangile apocryphe du pseudo-Barnabé quelquefois, et dans des auteurs protestants ou rationalistes plus souvent.

Un autre aspect intéressant est mis en valeur par le R. P. Jomier dans sa recension des quatre ouvrages : on trouve chez ceux-ci une sympathie très nette pour la personne de Jésus. "Mais tandis qu'au Moyen-Age, cette sympathie musulmane se manifestait à l'endroit de Jésus thaumaturge, ascète et mystique, aujourd'hui elle semble prendre davantage pour objet le côté profondément humain de la doctrine du Christ. Au Moyen-Age, on voyait en Jésus le Prophète qui avait lutté contre le formalisme des docteurs de la Loi et avait rappelé le devoir de vivre une religion intérieure, la religion du cœur. Dans nos quatre ouvrages, au contraire, la lutte de Jésus contre les Pharisiens apparaît d'abord comme celle de la conscience et de la droiture naturelles en face de l'hypocrisie et du cléricalisme. Au Moyen-Age, on voyait plutôt Jésus en face de Dieu, dans ces quatre ouvrages, on le verra plutôt en face de l'homme et de l'humanité (p. 386).

Néanmoins, il est bien certain, comme le note M. l'Abbé Teissier dans la présentation de ces livres, que la façon même dont les auteurs construisent leurs études manifeste, à elle seule, un point de rupture fondamental entre eux et nous. "Ce n'est pas, dit-il, la Personne du Christ qui retient d'abord leur attention, mais son Message... Il n'y a pas à découvrir de mystère de la personne du Christ... La compréhension du Message évangélique est également faussée. Ils voient tous trois dans la proclamation de la liberté de conscience le dernier mot du christianisme" (pp. 35-36).

Tout paraît polarisé par cette idée de sauver avant tout la conscience individuelle et, par le fait même, semble-t-il, de sauver l'homme.

* * *

D'un bout à l'autre du monde arabe musulman, on perçoit en effet ce besoin d'une revalorisation de l'homme. "L'objet de la quête intérieure et extérieure de l'Africain, dit Jean Amrouche, c'est l'homme libre dans le cadre d'une tradition spirituelle et d'une société humaine où il se reconnaisse et qui le reconnaissent". De son côté, le philosophe marocain, Mohammed Aziz Lahbabi, pense que les cultures française et musulmane ont la même visée : "l'attention continue, et toujours à parfaire, en vue de rendre l'homme la mesure de toutes choses". Et tel Algérien décrit : "la révolte contre les prétentions de la religion et de la moralité à façonner les affaires pratiques de l'homme et à influencer sa conduite politique". Sur tous les plans, l'homme veut être libre.

Abderrahman Badawi n'hésite pas à écrire : "Nous autres, Arabes, sommes en train aujourd'hui de faire notre nouvel humanisme ; et nous sommes tous perplexes quant à savoir quel chemin nous y mènera. Quel chemin devons-nous donc choisir" ? (22)

Ce courant draine forcément le meilleur et le pire. On aime le Christ parce qu'il est venu sauver l'homme et la liberté de la conscience, parce qu'il a lutté contre le légalisme des docteurs de la Loi et du "clergé", parce qu'il a été tolérant et a rappelé la grande loi de l'amour universel entre les hommes. Ainsi, de nos jours dans l'Islam, s'élève-t-on contre les prétentions des cheikhs et des marabouts et fait-on volontiers preuve d'"anticléricalisme", un peu comme en d'autres "climats" on clamait : "les curés à la sacristie" ! A la limite, il est facile de tomber dans l'individualisme libéral ou l'indifférentisme religieux, dans le libre examen ou dans une religion purement intérieure, sous prétexte de liberté de conscience.

Le Mystère du Christ n'est certainement pas contemplé ici et son message est, en vérité, souvent fort "orienté". Mais, tout de même, le simple fait, d'une part, de se référer à la voix de la conscience est déjà un progrès manifeste. Les auteurs passent sous silence l'image de la Croix, comme si elle demeurerait malgré tout une vision insupportable, ce qu'elle a d'ailleurs été pendant un certain temps pour le monde chrétien lui-même. Et pourtant, d'autre part, le scandale du juste souffrant pour les autres passe concrètement dans la vie de l'un ou l'autre musulman. On ne croit pas au sacrifice de la Croix comme tel, mais déjà une vie douloureuse d'épreuves et de souffrances est comparée à la passion du Christ. "Tu subis l'humiliation, (dans la souffrance, écrit Ihsan Abd al-Kouddous, pour défendre "l'homme", pour l'amener au règne de l'amour". (23).

Cette lointaine et très discrète approche du Mystère peut sans doute demeurer centrée sur un humanisme très anthropocentrique (comme ce fût le cas chez nous avec la Renaissance et la Réforme). Mais ne peut-elle pas être aussi, chez l'un ou l'autre, comme pour le "peuple qui marchait dans les ténèbres", une pierre d'attente et un cheminement vers une plus grande lumière ? Elle est déjà, en tous cas, le point de départ d'une réflexion en profondeur.

NOTES

1. Semaine religieuse d'Alger du 21/5/59.
2. "Les Boucs" (Edit. Denoël, Paris 1955) pp. 70-71
3. Cf. COMPRENDRE, série saumon n° 14 du 31/7/57 "Jésus (Isâ) dans le Coran" et n° 17 du 28/11/57 "Jésus dans les écrits de quelques penseurs musulmans" ; série bleue n° 15 du 16/4/58 "Le scandale de la Croix du Christ et les musulmans"; série jaune n° 18 du 1/2/60 "Le Christ de l'Islam", recension de l'ouvrage, composé de textes musulmans anciens, de M. l'Abbé Hayek.
4. Sur ces ouvrages voir la pertinente étude du R. P. Jomier "Quatre ouvrages en arabe sur le Christ" dans les Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire (MIDEO) n° 5, 1958, pp. 367-386. Voir également de M. l'abbé Teissier, "Des écrivains musulmans d'aujourd'hui nous parlent du Christ" dans les Cahiers religieux d'Afrique du Nord (Alger), n° 10, janv-mars 1959, pp. 28-36 (seulement les trois premiers de ces livres).
5. " 'Abqariyat al-Masih", Dar el Hilâl, Le Caire 1952.
6. Al Aqqad a écrit en particulier des ouvrages sur le Prophète Mahomet et ses Compagnons, sur de saints personnages de l'Islam, de même que sur Abraham.
7. "Hayât al-Masih fi tarikh wa-kushûf al-'asr al-hadith", Dar el Hilâl, Le Caire, 1958. Outre les références données plus haut, on trouvera aussi une appréciation du livre d'Al Aqqad dans un article de Georges Farès "Le Christ et l'Islam contemporain". Recherches et Débats, cahier n° 28 de septembre 1959, du Centre Catholique des Intellectuels français (C. C. I. F.).
8. Op. cit. p. 369
9. Notons en passant que l'expression "Fils de Dieu" signifierait simplement, pour l'auteur, l'amour dont Dieu gratifie les élus parmi ses créatures. Celle de "Fils de l'homme" signifierait l'homme en général.
10. "Qaryatun zâlîma", Le Caire 1954. Une étude remarquable de cet ouvrage, faite par le R. P. Anawati, a paru dans MIDEO, n° 6, 1955, pp. 71-134. Le Père Anawati a signalé les deux ouvrages d'Al Aqqad et de Kamel Hussein au Congrès d'Histoire des Religions à Rome, le 21 avril 1955. Celui de Kamel Hussein a été traduit en espagnol et en anglais, mais pas encore en français.
11. G. C. Anawati op. cit. p. 74.
12. G. C. Anawati op. cit. pp. 129-130. Dans son livre si suggestif, "Essai sur la pensée hébraïque (Le Cerf, col. Lectio divina n° 12 Paris 1953), Claude Tresmontant montre bien que la réduction du Christianisme à un moralisme ou à une ascèse est "le contre-sens majeur sur l'essence du Christianisme" (p. 113).
13. "Ma'an 'ala-l-tariq Muhammad wa-l-Masih", Dar al Kutub al-hadîtha, Le Caire 1958.
14. "Min hunâ nabda'u" (C'est par là qu'il nous faut commencer") Le Caire, 2° édit. 1950. Voir le compte rendu et l'analyse par G. C. Anawati "Jeunesse d'Egypte. Témoignage d'un Azhariste, dans les Cahiers du cercle thomiste, Le Caire. 2° série, n° 5 septembre 1950.
15. Le R. P. Jomier (MIDEO, n° 5, 1958, p. 372, note 1) attire l'attention sur cette présentation de l'idée de la paternité divine. "Enfants de Dieu", au sens général, est traduit par "iyâl", mot d'arabe littéraire qui n'a aucun plan génésique et qui peut-être admis par les musulmans, "soucieux d'écarter de Dieu toute équivoque sexuelle". "Les créatures sont les enfants de Dieu" : "al khalq 'iyâl Allah". Cependant aucune précision sur le Christ "Fils unique du Père". S'il est dit "Fils de l'homme", c'est qu'il est venu pour l'homme.
16. Le sentiment de la Nature et de la bonté de celle-ci tient une grande place dans la psychologie religieuse

des musulmans. Une tendance à la philanthropie et à l'humanitarisme se mêle à ces aspects qui demeurent vagues et flous. Cela n'est pas sans nous faire penser à Jean-Jacques Rousseau.

17. Il n'est qu'un seul péché irrémissible, selon notre auteur, celui de "s'en prendre aux biens du peupla" (p. 92).
18. Op. cit. p. 378.
19. "Al-Masih 'Isa b. Maryam", col. al-Kitâb al-fiddi, Le Caire 1959. Sur la couverture, un visage du Christ couronné d'épines dans le genre de celui peint par Guido Reni.
20. Cf. COMPRENDRE, série saumon, n° 13 du 31/3/57 "Mahomet", "sceau des prophètes", dans le Coran - Appendice : annonce de Mahomet dans les textes bibliques. Au lieu de lire "Paraklêtos", mot grec traduit par "défenseur" ("l'advocatus" de la Vulgate) dans St-Jean 16,7, les musulmans lisent "paraklutos" qui pourrait avoir le sens de "loué" (comme Ahmad et Muhammad d'où l'annonce de la venue de Mahomet). Mais cette corruption textuelle du terme grec, précise le R. P. Jomier, ne se trouve dans aucun des manuscrits de l'Évangile de St-Jean, même dans les plus anciens. Elle correspondait trop bien aux besoins de la cause et du zèle apologétique pour ne pas avoir été adoptée, depuis fort longtemps, par les penseurs musulmans.
21. Quant à la position officielle traditionnelle, elle ne varie guère. En 1944, au Caire, M. Ramadân polémique contre le dogme chrétien de la divinité du Christ et entendait même "expliquer" la conception virginale d'une manière purement "naturelle" en se basant sur ce qu'il savait de la biogénétique. Animés d'un zèle "scientifique", d'autres commentateurs du Coran, tel le cheikh Tantawi Jawhari (1862-1940) avaient déjà "expliqué" d'ailleurs la naissance de Jésus dans des perspectives d'expériences de parthénogenèse (cf. J. Jomier dans MIDEO n° 5, 1958 "Le cheikh Tantawi Jawhari et son commentaire du Coran). D'autre part, contre la secte hérétique des Ahmadiya da Lahore affirmant que le Christ est mort, des auteurs s'élèvent pour réfuter "les prétentions de ceux qui nient la descente de Jésus à la fin des temps" (Kawthari dans "Iqâmât al-burhân", Le Caire 1942) et pour prouver la descente de Jésus à la fin des temps (Ghimârî en 1943) et non pas celle de Ghulâm Ahmad, fondateur de la secte ahmadiya.
22. "L'humanisme dans la pensée arabe", Studia Islamica VI, 1956, Paris (p. 100). Cf. également le professeur J. Berque "L'inquiétude arabe des temps modernes" dans la Revue des Etudes Islamiques, cahier I, 1958.
23. Toutes proportions gardées évidemment, nous pensons au sujet de certains cas (par exemple celui de cette jeune fille musulmane rapporté par Mgr Duval dans son radio-message de la Pentecôte 1959 - cf. supra page 1) à ce qu'écrivait Louis Gardet sur l'expérience mystique d'Al-Hallâj (857-922) : Il s'agit alors d'une expérience étrangement consonante à l'expérience chrétienne, mais saisie comme voilée, derrière le voile des mystères non révélés de la Vie divine, vécus cependant. La valeur reconnue à la souffrance comme faiseuse d'amour nous en est l'un des signes. ("Thèmes et textes mystiques - Recherche de critère en mystique comparée", Alsatia, Paris 1958, p. 41).
Précisons que cette jeune musulmane dont le cas est évoqué ici était depuis longtemps en contact avec des jocistes chrétiens et des chrétiennes authentiques, dont leur témoignage de vie donnée aux autres par amour porta ses fruits.

TEXTES

Extrait du "GENIE DU MESSIE" d'Al Aqqad (trad. par G. Farès, op. cit. pp 43-44). (La loi d'amour)

... "A notre avis, rien ne prouve l'authenticité du personnage messianique et sa grandeur morale que ces préceptes de charité et de conscience. Toute parole dite est bien celle qu'il fallait dire et toute circonstance où elle a été rapportée est facile à concevoir et ne saurait être controuvée.

Il était fatal que, dans le domaine de la superbe et de l'hypocrisie, il s'en trouvât qui, s'abritant derrière la religion, crussent devoir s'élever au-dessus des autres ; mais le porte-parole de la loi d'amour eût tôt fait de battre leur présomption : "Pourquoi vois-tu la paille dans l'œil de ton prochain et ne vois-tu pas la poutre qui est dans ton œil ?".

Il était fatal que, parmi ceux qui se réjouissaient des sanctions infligées aux autres et qui étaient à l'affût de leurs défaillances, il s'en trouvât pour faire cortège à la femme adultère et se hâter vers le lieu où elle devait être lapidée, comme vers un lieu de réjouissance. Mais le héraut de la loi d'amour démasqua cette foule hypocrite en lui dévoilant sa propre turpitude et la renvoya à sa honte et à sa confusion avec cette seule

parole : "Que celui qui n'a pas péché lui jette la première pierre.

Il était enfin à prévoir qu'entraîné par l'esprit de suffisance, l'homme qui priait se glorifiât de sa prière et celui qui jeûnait fit ostentation de ses austérités en montrant un visage défait et assombri. Mais le promoteur de la loi d'amour proscrit toute prière de parade et tout jeûne ostentatoire".

Le déchaînement du ritualisme avait atteint son paroxysme. Il s'était déversé du temple sur la famille ; du comptoir sur le marché, et de la chaire sur la table des repas.

Jusqu'aux aliments qui étaient plus ou moins impurs selon les prières, selon les rites et les prescriptions légales édictées par les prêtres pour les sacrifices".

Pour tout dire, le bien était centré sur les apparences et le légalisme, sur l'orgueil et l'hypocrisie.

Mais lorsque le message messianique instaura la loi d'amour, la loi du for interne, c'était sa parole et elle-seule qui devait être opposée aux prétentions de ces hommes. "

Extrait de la "CITE INIQUE" de Kamel Hussein (pp. 2 et 3) (trad. par Michel Hayek dans "le Christ de l'Islam", Le Seuil, Paris 1959, pp. 237-238).

(Ce jour-là était un vendredi ! Mais il ne ressemblait à aucun autre jour !")

"... En ce Jour-là, les hommes ont voulu tuer leur conscience. Et ce qu'ils ont voulu alors se trouve représenter la grande calamité humaine. Les événements de ce Jour-là mettent au clair les mobiles qui poussent les hommes au péché, car aucun mal n'est arrivé dans le monde sans qu'il y ait eu à son origine ce vouloir des hommes de tuer leur conscience, d'en éteindre la lumière, de chercher un moyen de direction différente de la sienne. Et aucun mal n'atteindra les hommes sans qu'il pût être ramené, dans son origine, à ce désir qui les incite à méconnaître les impératifs de la conscience.

Les événements de ce Jour-là n'appartiennent point aux récits de l'histoire primitive ; ce sont plutôt des calamités qui se renouvellent chaque jour dans la vie de chaque individu. Et les hommes se trouvent contemporains de ce Jour solennel ; car ils sont toujours exposés à succomber au péché et l'égarément des habitants de Jérusalem d'alors ; et il en sera toujours ainsi pour eux, jusqu'à ce que, unanimement, ils se décident à ne plus outrepasser les frontières de la Conscience".

"LECHRIST à DICHTNA" par Ihsan Abd al-Kouddous (Extrait de la revue Orient, 3ème trim. 1959, n° II, pp. 137-141)

Ihsan Abd al-Kouddous est un jeune écrivain égyptien. Romancier, il est aussi rédacteur en chef du journal Rosa al-Youssef.

(Dans cette nouvelle, l'auteur nous décrit les vendettas qui se succèdent sans discontinuité entre deux familles rivales à Dichtna. Décidé à en finir avec ces tueries, le jeune chef de famille, qui doit venger celui qui vient d'être assassiné, se soumet au verdict des adversaires : il viendra, un suaire sur la tête et suivi de sa propre famille, attendre sur le seuil de la maison ennemie que l'on statue sur son sort. Les siens ayant refusé, une poignée de pauvres lui sert de cortège).

"... La foule, massée de chaque côté, contemplait le spectacle dans un silence plein d'appréhension. Cette atmosphère tendue et dramatique m'affole et pour m'encourager je me disais : "Ce que tu fais en ce moment, tu le fais pour épargner le sang de deux grandes familles ; l'humiliation que tu es en train de subir dans la souffrance, tu la subis pour défendre l'"homme", pour l'amener au règne de l'amour". Je me faisais l'effet d'être un Christ endurant la passion pour le salut des créatures. . ; mais je ne pouvais empêcher qu'au milieu de ces grands sentiments plus qu'humains

ne pointent comme des flèches d'autres réflexions plus modestes, que peut-être je ne faisais tout cela que pour sauver ma propre peau".

(La famille ennemie lui pardonne, mais le fait mettre bientôt en quarantaine par tout le village et personne ne vient plus à son cabinet d'avocat. La "vengeance symbolique" s'exerçait. Sa propre famille décide même de le tuer pour venger le sang, et il est obligé de fuir au Caire).



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--